

INCORSICA - FRAC CORSICA

JORDI COLOMER

UTOPIES CONTEMPORAINES

À L'OCCASION DE SON EXPOSITION AU FRAC QUI A LIEU DU 10 AVRIL AU 15 JUIN, L'ARTISTE CATALAN JORDI COLOMER REVIENT SUR SON VOCABULAIRE PLASTIQUE, SES RÉFLEXIONS SUR LA SOCIÉTÉ ET L'ATELIER QU'IL A MENÉ EN CORSE DANS LE CADRE DU VILLAGE D'À PORTA D'AMPUGNANI. UNE MANIÈRE INDIRECTE DE PENSER LES UTOPIES CONTEMPORAINES.

Par Fabien Danesi - photos D.R.

Où commence une île ? est le titre de ton exposition au FRAC Corsica. Il applique au territoire corse la question que l'architecte Yona Friedman posait au sujet de la cité et que tu as repris dans un projet intitulé X-Ville (2015). Peux-tu revenir sur le contexte initial de cette œuvre ?

Friedman est l'auteur des Utopies réalisables, un petit livre qui définit dans son titre tout un programme. Friedman propose l'utopie réalisable comme un processus dans lequel, au lieu de l'imposition d'un système idéal, la voix des habitants, de leurs insatisfactions et de leurs désirs, est essentielle, à partir de laquelle se réalisent des projets collectifs. En ce sens, le développement du projet X-Ville lui-même prend en compte cette façon de travailler. En 2015, avec la participation d'un groupe d'étudiants et de citoyens de la ville d'Annecy, qui ont construit des décors, joué, discuté et apporté des idées, nous avons réalisé une vidéo qui est une adaptation très libre du « manuel » de Friedman intitulée Où commence la ville ? Cette œuvre porte sur l'avenir des villes et sur la manière de gérer les frontières entre ville et campagne. Les « manuels » de Friedman sont un type de bande dessinée qui, pour être largement distribué, prenait souvent le format affiche/journal. Depuis, lorsque la vidéo X-Ville a été exposée, j'ai suggéré l'idée de l'accompagner de nouveaux projets, activant certaines des problématiques qui y étaient abordées. C'est le cas ici en Corse, avec l'atelier de la ville de A Porta d'Ampugnani et donc le déplacement de la question. « Où commence la ville ? », devient ici logiquement « Où commence une île ? »

L'Utopie de Thomas More de 1516 désigne justement une île. Pour quelle(s) raison(s) selon toi ?

Il semblerait que le mot utopie nous renvoie étymologiquement à la fois à un « non-lieu » et à un « bon lieu ». Concernant l'île d'Utopie de Thomas More, je pense qu'il est important de souligner qu'elle a été créée artificiellement par ses habitants qui, sur ordre du roi Utopus, ont coupé l'isthme qui la reliait au continent. Historiquement, cette identification entre île et utopie est récurrente. J'ai lu récemment Island (1962), la dernière œuvre d'Aldous Huxley, une sorte de société idéale « New Age », dans laquelle se transforment nombre des

mécanismes qu'il a décrits dans la société dystopique du Meilleur des mondes (1932) en positif sur cette île utopique. Par exemple, à la place des haut-parleurs omniprésents et objets de contrôle du Meilleur des Mondes, on trouve ici des perroquets dressés à lancer des « slogans édifiants ». La grande tension que comporte tout projet utopique, me semble-t-il, est que ce qui peut paraître merveilleux pour certains, incarne un cauchemar pour d'autres. Une île est historiquement un lieu privilégié pour projeter des utopies... Logiquement la Corse l'est.

En tant que catalan, quel regard portes-tu sur la situation politique de la Corse aujourd'hui et le processus d'autonomie engagé ?

J'éprouve naturellement de la sympathie pour toutes les cultures et langues minoritaires et je crois qu'en tant qu'Européens, nous devons faire tout notre possible pour qu'elles puissent se développer librement. Ce n'est pas facile. Je comprends aussi le bilinguisme comme une grande richesse. Je souhaite certainement tout le meilleur pour ce début de processus.

OÙ COMMENCE LA VILLE?

*Cette œuvre porte sur
l'avenir des villes et
sur la manière de gérer
les frontières en ville et
campagne*

Ton travail s'ancre dans une réflexion plastique sur l'urbanisme. Comment penses-tu l'architecture corse tendue entre des formes vernaculaires et un développement industriel en lien avec le tourisme ?

Il est difficile de parler d'urbanisme en référence à la Corse, il faut le penser à l'échelle de toute l'île. La nature est ici splendide, capricieuse et très contrastée. Les villes ont pris forme en s'adaptant au territoire, il y a cette sagesse anonyme de l'architecture vernaculaire, mais aussi cette menace qui flotte dans l'imaginaire du destin de la Corse comme destination touristique, plus ou moins massive, susceptible de mettre tous ses charmes en danger. Peut-être qu'une particularité corse réside dans le degré de résistance à toute forme de nouvel urbanisme. L'exposition présente un fragment de La côte espagnole, une sculpture qui évoque les constructions touristiques en Espagne dans les années 1960-1970, une époque où il y a eu un boom touristique sans précédent qui a constitué une transformation radicale... En Espagne, le tourisme a représenté une métamorphose non seulement de la géographie, mais évidemment aussi des coutumes.



FRIEDMAN PROPOSE L'UTOPIE RÉALISABLE COMME UN PROCESSUS DANS LEQUEL, AU LIEU DE L'IMPOSITION D'UN SYSTÈME IDÉAL, LA VOIX DES HABITANTS, DE LEURS INSATISFACIONS ET DE LEURS DÉSIRS, EST ESSENTIELLE, À PARTIR DE LAQUELLE SE RÉALISENT DES PROJETS COLLECTIFS, EN CE SENS, LE DÉVELOPPEMENT DU PROJET X-VILLE LUI-MÊME PREND EN COMPTE CETTE FAÇON DE TRAVAILLER





**LORSQUE J'ÉTUDIAIS
L'ARCHITECTURE, J'ÉTAIS EN
PARALLÈLE ÉTROITEMENT LIÉ
AVEC LE MONDE DU THÉÂTRE,
ET QUE LA TENSION QUI PEUT
EXISTER ENTRE LE « SOLIDE »
ET « L'ÉPHÉMÈRE » A ÉTÉ TRÈS
ENRICHISSANTE, AINSI QUE LE
FAIT DE REVISITER « L'UTILE »**

Tu as conduit un workshop dans le village de A Porta d'Ampugnani. Peux-tu nous raconter cette expérience ?

Dans l'exposition au FRAC sont présentées la vidéo X-Ville et quelques images du même projet, d'où la volonté de le réactiver avec l'atelier de A Porta d'Ampugnani. Il y a eu des activations précédentes, par exemple à Medellín (Colombie) et récemment à Buenos Aires (Argentine). Il m'a semblé que ta proposition de travailler dans un village d'un peu plus de 100 habitants à l'intérieur de l'île répondait bien à la question posée par le titre lui-même Où commence une île ? C'est-à-dire prendre A Porta d'Ampugnani comme point de départ pour s'étendre à tous les territoires, au lieu d'essayer de définir des limites. La proposition finale consiste à préparer un livre collectif, les « Limericks corses ». J'ai voulu introduire la figure d'Edward Lear qui fut illustrateur - spécialiste des perroquets - et peintre paysagiste qui visita la Corse en 1868 et que l'on peut identifier comme « le premier touriste de l'île ». Lear a écrit un journal de voyage, Edward Lear en Corse, qui accompagnait la chronique de son voyage de gravures

de paysages corses. Il me paraissait important de partir de cette figure du « premier touriste », quelque peu provocatrice dans une certaine mesure. Lear est surtout connu pour ses « non-sens », qui reprennent la tradition populaire des « Limericks », des poèmes simples à rimes consonantiques d'un caractère humoristique et totalement absurdes auxquels il ajouta des illustrations. L'un des « limericks » commence par « Il y avait une demoiselle de Corse... » L'exercice consistait à adopter la structure des « limericks » pour les adapter naturellement à une échelle très locale, dans laquelle apparaissent des personnages bien connus de A Porta d'Ampugnani, ou de la Castagniccia, mythes, héros et voyageurs corses traités sur ce ton plaisant. Le processus était très amusant et l'ensemble décrit un

paysage humain très riche, typiquement corse, mais universel. Le résultat montre d'une part qu'il est possible d'adopter et d'inventer une nouvelle tradition qui vient de « l'étranger » - mon souhait secret en tant que médiateur (étranger aussi) serait que la pratique du « limerick » se répande dans toute la Corse - d'autre part, qu'un projet de ce type n'est possible qu'avec la complicité qui s'établit entre un groupe qui l'adapte à ses propres intérêts et imaginaires. En ce sens, la participation a été enthousiaste. Cette idée d'inventer des « traditions » est étroitement liée au triptyque de vidéos également exposé dans la grande salle voutée du Frac Corsica. Là, il s'agit de fêtes, de processions ou de « défilés » inventés, réalisés en Norvège, en Espagne ou en Italie. Pour la Corse, c'est un livre.

Ton œuvre pose la question de comment faire communauté. Quelles sont pour toi les formes sociales d'appartenance les plus pertinentes ?

Dans beaucoup de mes projets, le processus implique naturellement la création de communautés, mais loin de toute volonté d'ordonner la société, il s'agit plutôt de vivre ces groupes éphémères dans ce que cette durée a proportionnellement en intensité. Parfois, c'est quelque chose d'analogue au caractère exceptionnel d'une fête, à laquelle chacun décide dans quelle mesure il souhaite participer. De cette expérience peut surgir le désir d'établir des relations selon d'autres paramètres.

En quoi la carte est-elle un outil fondamental pour ton travail ?

Je commence souvent mes workshops en montrant une grande variété de cartes, toutes les possibilités de la carte, des cartes imaginaires, subjectives, comparatives, canoniques ou fantastiques. Il est très utile et révélateur de pouvoir créer ses propres cartes, et il peut être libérateur de penser à réaliser des cartes collectives en grand format, en inventant ses propres règles de représentation. Dans tous les cas, la représentation elle-même élargit le territoire et est très utile pour limiter les lieux dont on veut parler. À A Porta d'Ampugnani, nous avons commencé à dessiner des cartes et avons fini par composer des poèmes.

Le carton demeure l'un des matériaux emblématiques de tes œuvres. Qu'est-ce qui te plaît dans cet objet ?

Le carton est lié aux matériaux de scénographie, dans le sens de quelque chose qui sert spécifiquement à construire, à traduire des idées, perdant ainsi le respect de la postérité. Il est utile, léger, flexible, austère et facile à utiliser. C'est fragile aussi. Pour revenir à X-Ville, où l'on utilise le carton de différentes manières, je me sens proche de la manière dont Yona Friedman l'utilise pour ses maquettes réalisées dans ce matériau, qui lui permet d'exprimer des idées complexes et de les capturer rapidement.

Ta pratique joue d'une multiplicité de médiums qui se croisent : performance, vidéos, sculptures, photographies, etc. En quoi cette hybridation est-elle un processus de création en soi ?

Je dis souvent que lorsque j'étudiais l'architecture, j'étais en parallèle étroitement lié avec le monde du théâtre, et que la tension qui peut exister entre le « solide » et « l'éphémère » a été très enrichissante, ainsi que le fait de revisiter « l'utile ». Chaque projet nécessite sa propre logique dans les médias à utiliser, et il faut être attentif à ce que demande le processus lui-même. Dans ce sens, j'ai eu tendance à inclure également tout ce que d'autres produisent, pour impliquer les « acteurs » au sens large.

Juste après l'exposition au FRAC, tu inaugures une grande rétrospective de ton travail au MACBA, le Musée d'art contemporain de Barcelone. Comment as-tu envisagé cet exercice ? Quelles sont les grandes lignes qui s'imposent dans ton art ?

L'exposition comprend des œuvres qui ont plus de 20 ans d'écart dans leur création, certaines œuvres sont récentes, mais dès le début j'ai voulu établir des proximités et des contagions entre elles. J'ai progressivement intégré l'espace public, la rue comme lieu privilégié pour aborder les projets, d'ailleurs une œuvre inédite toujours en cours - « le balcon » - veut établir un dialogue entre le musée lui-même et la place - très fréquentée et populaire - dans lequel il se trouve. Après le FRAC Corsica, vous êtes tous invités à la visiter.